L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 8 AVRIL 1885. 58ème Année

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI 8 AVRIL 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Spear & Escoffier, à la Bourse d'Encan St. Charles, actions, mandats d'Ecole, billets, réclamations, etc.

Par le shérif, à la Bourse d'Encan Arcade rue Magazine, plusieurs terrains améliorés dans le Troisième district, sis sur les rues Vertu, Français, Union, Soldelle etc.

Le relèvement de l'industrie sucrière en Louisiane.

Voici encore l'industrie sucrière en question. Il faut la traiter à chaque instant, puisqu'à chaque instant elle est remise sur le tapis. Il y a un certain nombre de gens qui en désespèrent ; il y en a une foule d'autres qui ont, plus que jamais, foi en elle. Lesquels ont tort ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Il y a un fait bien certain—personne n'en doute, car il se manifeste tous les jours : c'est que, même dans l'état présent des choses, au milieu d'une baisse extraordinaire des prix, les planteurs sucriers peuvent encore se faire de cent à cent cinquante dollars l'acre, sucre et mélasse compris—et cela, sur une terre qu'il est toujours possible d'acheter de dix à vingt dollars l'acre, même quand elle est en plein rapport. Nous n'exagérons rien, il se fait très souvent des ventes à ce prix.

C'est-à-dire qu'en fin de compte, et tout bien pesé, la fabrication sucrière, ou, plutôt, la culture de la canne, donne au planteur le double de ce que lui rapporte toute autre production de graine ou de denrées alimentaires.

Comment une industrie si lucrative, si largement rémunératrice, ne récompense-t-elle pas le planteur de ses peines ? Comment, au lieu de lui fournir, à la fin de chaque année, un bénéfice net et clair, le laisse-t-elle généralement en déficit ? Evidemment, il y a un vice quelque part. Où est-il et quel est-il ?

Nous le trouvons un peu partout, aussi bien dans le *modus vivendi* que dans le *modus operandi*, dans la vie domestique autant que dans le travail agricole. Parce qu'on porte le titre de planteur, on aurait grand tort d'oublier que l'on est cultivateur, et que, comme tous ceux qui se livrent à la culture—la plus noble, la plus utile de toutes les industries—on est soumis aux lois strictes de l'économie, dont la première est l'économie. Dans tout établissement rural—qu'il porte le nom de ferme ou d'habitation—tout le monde doit rapporter, tout le monde doit se rendre utile. Tout membre qui se borne à dépenser est un être nuisible. Force sera ce donc, si la plus grande partie de la famille passe sa vie dans le luxe et si la caisse du chef est toujours mise à sec par les traits incessants du plaisir et de la toilette ? Le désastre est certain, fatal. Possédât-on les richesses d'un Crésus, que l'on finirait par mourir sur le fumier de Job. Mais là n'est plus, à cette heure, le grand mal. Il s'est opéré dans nos campagnes de grandes réformes ; une dure expérience a enseigné la sagesse à beaucoup de nos planteurs et de nos fermiers, qui ont fait de nécessité vertu. La vie, chez eux, est devenue plus modeste et la modération y règle généralement les dépenses.

C'est ailleurs, surtout, que l'on doit porter la réforme ; c'est le *modus operandi* qu'il est nécessaire de révolutionner.

Comment veut-on grossir son avoir—ce qui est le but de tout agriculteur possédé d'une noble ambition—ou tout au moins conserver ce que l'on a—la seule idée qui puisse soutenir le plus modeste, le plus désintéressé des travailleurs—si l'on est obligé, pour vivre, de dépenser plus que l'on ne gagne ?

Or, c'est là exactement ce qui se passe dans nos établissements agricoles, depuis nombre d'années. Il est reconnu par tous—et nul moyen ici de rien nier : les faits se renouvellent tous les jours avec une constance désespérante—il est reconnu que la culture des grains, du maïs, du riz, des plantes maraîchères de toutes sortes donne plus que celle du sucre, du coton ; et l'on s'obstine, en s'obstinant à demander à la terre les produits qui prennent le moins de bénéfices, pour aller chercher au dehors ceux qui laissent, à la fin de l'année, le plus d'argent dans le coffre du cultivateur. Comme vendeur, on se fait, sur le marché, un quantième pour cent de gain sur le prix de revient, et, comme acheteur, on court bénévolement dépenser au dehors le double de ce quantième. On se condamne de cette façon à débourser plus qu'on encaisse. Comment le vide ne se ferait-il pas nécessairement, fatalement, dans la poche du planteur ? Comment un pareil train de vie n'amènerait-il pas un appauvrissement perpétuel ? Comment ne verrions-nous pas tant d'habitations se vendre et passer d'une main à l'autre, avec une fréquence désolante ?

On l'a déjà dit sur tous les tons, on ne saurait assez répéter : il faut que le cultivateur, quel qu'il soit, de quelque nom qu'il s'affuble, produise tout ou à peu près tout ce qu'il consomme. Chaque fois qu'un agriculteur suit, dans sa retraite, les règles les plus élémentaires de l'agronomie, ses bénéfices peuvent être faibles, mais ils sont certains, infaillibles ; de là, la loi de l'économie à laquelle il ne peut se soustraire sans désastre. Toutes les fois qu'il achète ce qu'il peut avoir sur sa ferme ou son habitation, il se constitue en perte ; de là, la nécessité de produire tout ou presque tout ce qui contribue à la subsistance de son personnel et de son bétail.

N'est-il donc pas assez triste pour nos agriculteurs de la basse Louisiane d'être privés de la culture du plus indispensable des tous les grains, du blé, du froment, du seigle—ce qui les force, pour se procurer cet aliment, à recourir à l'extérieur, à l'Ouest ? Ne devraient-ils pas s'empresser de racheter cette cause de faiblesse, en cultivant le plus et le mieux possible tous les autres grains et fruits de la terre ? Il est la vraie réforme à opérer ; à vrai dire, il n'y en a guère d'autre. Ceux qui désespèrent, et parlent d'abandonner la culture du sucre, ne méritent pas le titre d'agriculteur, le plus beau, le plus honorable que l'on puisse porter. Qu'ils commencent par tirer du sol qu'ils travaillent tout ce dont ils ont besoin—viandes, fraîches et salées, grains, légumes, fruits, pour leur personnel, et toutes les plantes fourragères pour leurs bestiaux ; puis, qu'ils fassent du sucre pour le marché, et ils sont certains de se relever, d'avoir pour eux-mêmes et pour ceux qui les entourent, l'existence large dont ils sont privés par leur faute.

Moins que jamais ils ont le droit de perdre confiance. Tout, au contraire, les engage à redoubler d'ardeur et de courage. Ils ont le sol, qui est extrêmement fécond, le climat, qui est des plus favorables, une plante dont le rendement est toujours abondant, quelquefois prodigieux.

A tout cela s'ajoute un élément nouveau de succès—un gouvernement qui semble ou ne peut mieux disposé à notre égard, qui vient de faire pour nous le meilleur choix que nous puissions rêver, de placer à la tête du département de l'agriculture un homme parfaitement compétent, en même temps qu'un grand et chaleureux partisan de notre industrie. Nous voulons parler du colonel Norman Colman, que le Président Cleveland a élevé à ce poste important. Tous ceux qui s'occupent d'agronomie connaissent le nouveau commissaire de l'agriculture, l'habile éditeur du *Rural World*, l'homme d'Amérique qui a, peut-être, le plus travaillé en faveur des deux industries du sorgho et de la canne. S'il conserve auprès de lui l'éminent professeur Wiley qui a tant fait également pour apporter des améliorations utiles dans notre culture et notre fabrication sucrière, nous ne pouvons attendre mieux de l'administration de Washington. Bien certainement, l'aide nous viendra d'en haut ; nous n'avons donc plus qu'à nous aider nous-mêmes.

LOUISIANE.

Le *Sugar Planter*, paroisse West Baton Rouge, du 4 avril :

Le fleuve baisse devant notre paroisse, dont la partie centrale a reçu une violente pluie, jeudi dernier ; heureusement, elle n'a pas subi de sérieux dommages.

L'*Echo*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 4 avril :

Dimanche dernier, nous avons profité du beau temps pour faire une tournée d'inspection dans l'arrière-partie de notre ville, et nous sommes restés surpris de la multitude de bâtisses nouvellement élevées.

Nous avons remarqué le vaste bâtiment construit par MM. Mason et Mearns, connu comme Skating Rink ; puis, le charmant cottage de M. J. Eckart, la résidence du Dr. C. L. Richardson, complètement remise à neuf et brillamment peinte. Plus loin, nous avons inspecté la superbe résidence du juge Kearney, au goût de qui elle fait honneur. A l'Est de la banque s'élève la résidence du prof. Thomson, qui sera une des plus belles du Sud-Ouest de la Louisiane.

Enfin, nous avons remarqué la prodigieuse rapidité avec laquelle se reconstruit la nouvelle banque de M. J. B. Watkins ; elle ne le cèdera en rien à l'ancienne. Il nous faut citer surtout la rue Hodge, qui devient la plus luxueuse du Lake Charles.

—En réponse à une invitation de M. J. B. Watkins, 350 personnes ont fait une agréable excursion à sa grande ferme de riz. Cette excursion a eu lieu, le vendredi saint, et a été favorisée par un temps magnifique. Cinq barges remorquées par l'Edna, appartenant à M. Watkins, et le Margaret, à MM. Moore, Perkins & Cie. Un corps de musique était sur le bateau. La petite flotille a descendu la rivière Calcasieu. Inutile de nous appesantir sur le paysage qui est du reste charmant.

L'excursion était sous la direction immédiate de M. Watkins, qui expliquait volontiers à qui le demandait le plan grandiose qu'il s imaginé. Tout nous fait croire que le succès sera énorme. Arrivés sur les lieux, nous avons visité d'abord les charrues à vapeur en pleine fonction. Elles égalisent le terrain et facilitent considérablement le drainage des terres. M. Watkins a démontré que l'on peut parfaitement labourer des terres marécageuses avec des charrues à vapeur, à l'aide des machines flottantes.

Le premier champ que vient préparer M. Watkins est à l'extrémité Nord du terrain, où il vent établir sa grande ferme-rizière. Il a trois milles de long sur un demi-mille de large, et contient 960 acres.

Le second, le seul qu'il pourra probablement ensemencer en riz, cette saison, est au Sud du premier. Il a trois milles et demi de long, d'Est à Ouest, et un demi mille de large ; il contient 1120 acres, ce qui fait un total de 2080 acres, qu'il compte mettre en culture, cette fois.

Il y a encore deux autres champs, parallèles aux deux autres ; ils contiennent également 1220 acres, mais il n'aura pas le temps d'achever ses canaux. Il y a donc pas, de ce côté, le moyen de faire une récolte, cette année. Les canaux ont 21 pieds de large sur 6 pieds de profondeur.

M. Watkins emploie 120 hommes qu'il paie bien. On conçoit que ce nombre d'ouvriers, gagnant bien leur vie, donne du mouvement à notre commerce.

Nous sommes revenus pendant la nuit, très-satisfaits de notre voyage.

A bord de l'Edna, on tient un meeting dont le capt. Geo. Lock a été nommé président, et M. John H. Poe secrétaire. Un comité composé de MM. J. P. Geary, Geo. H. Keating, J. McCormick, John Boydet, W. H. Kirkman, a été chargé de rédiger une motion de remerciements et de félicitations à M. Watkins, au Prof. Thomson, à M. Lamont, le second de M. Watkins, ainsi qu'aux capitaines Hawkins, Harris et à leurs équipages.

Le *Bulletin*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 4 avril :

Le temps est si variable, si incostant ; il passe si rapidement d'une température printanière à celle d'un jour d'hiver, qu'il a causé bien des maladies. Les fièvres deviennent facilement fatales. Nous n'avons jamais vu situation semblable. Marksville a échappé au fléau, mais les environs ont été cruellement frappés et ont à enregistrer plusieurs décès.

Les planteurs profitent du beau temps que nous avons, en ce moment, pour achever de semer leur maïs.

—Nous recevons, du Bayou Boeuf, les renseignements suivants :

La semaine dernière, nous avons eu un temps désagréable, froid d'abord, puis humide et désagréable.

Impossible de vaquer aux travaux des champs, à cause des chemins, qui sont impraticables. Le maïs pousse lentement ; quelques planteurs ont semé leur coton.

On nous informe qu'un radeau descendant le Bayou Cocodrille a heurté une arche du pont de Griffin, à la hauteur du passage de cette localité à Chicot. C'est une perte pour le pays. Ce pont était la seule voie de communication de ce vaste district avec l'extérieur. Les propriétaires de sciéries en souffriront beaucoup.

La petite localité de Bunkie, sur le chemin de fer Texas Pacific, fait tous les jours de nouveaux progrès.

Un jeune homme de St Landry, M. Anderson y a été nommé maître de poste. Comme les prix de voyage et de fret sont beaucoup moins élevés sur le Texas Pacific que sur la ligne Morgan, tous ceux qui veulent aller à la Nouvelle-Orléans, viennent à Bunkie pour profiter de ce bon marché.

M. Anthony Gen, de Bunkie, établit en ce moment un superbe moulin à coton, muni des appareils les plus perfectionnés.

Le *Commercial*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 4 avril :

De nouveaux bâtiments s'élèvent partout dans notre ville, et à en juger, par les piles de bois de charpente, de pieux qui doivent servir de fondation que nous voyons en toutesse dans toutes nos rues, les travaux sont loin de finir.

L'*Advertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 4 avril :

Le mais lève admirablement ; le sol est dans toutes les conditions voulues pour nous donner une bonne récolte.

Nous n'aurons plus désormais d'excuse pour nous dispenser de nous rendre à la Nouvelle-Orléans. La Compagnie Morgan vient d'établir des trains d'excursion pour l'Exposition. A partir de Lafayette, le trajet est direct et sans temps d'arrêt. Il y en aura un, dimanche, 5 avril ; il partira de Lafayette à 6 heures 30 du matin ; il repartira de la Nouvelle-Orléans, le mercredi, 8 avril, à 8 heures 40 du matin. Le prix, aller et retour, est de $3 50. Un autre train d'excursion partira de Lafayette le jeudi, 9 avril ; il prendra des passagers aux stations intermédiaires ; le prix est également réduit.

—Décédée, Mme Eugerenthe McBride, veuve de Viléor Sonnier et résidant depuis longtemps dans notre ville.

Le *Herald*, paroisse St-Charles, du 4 avril :

On n'accorde pas, chez nous, à la ferme, les soins, on ne la dirige pas suivant les principes, qui doivent lui donner une valeur véritable. C'est une grosse erreur de croire que pour réussir, il faut avoir des centaines d'acres. Nos fermes sont trop vastes. Nous n'avons pas assez de ressources, ni en argent, ni en matériel, pour les cultiver d'une façon profitable. C'est la trop grande étendue de leurs fermes qui met les propriétaires hors d'état de les exploiter en entier.

On ne réussit pas en obtenant quatre ou cinq bonnes récoltes, et en mettant ainsi la terre dans l'impossibilité de rapporter plus tard. Un acre bien aménagé rend plus que cinq dont on ne sait pas tirer parti ou dont on abuse. Nous autres Américains, nous visons généralement à avoir une immense étendue de terrain plutôt qu'à tirer un bon parti d'un petit lot de terre.

Quand nous comprendrons bien qu'il est plus facile de faire $1000 avec quelques acres que $300 avec un grand nombre d'acres, nous commencerons à nous douter de ce que c'est que le fermage.

Le fermier d'Europe se croit pressqu'embarrassé avec une quarantaine ou une cinquantaine d'acres à cultiver, mais il tire parti de chaque pouce de terrain, et il en obtient tout ce qu'il peut lui donner. Il se donne autant de mal pour un acre que nous, pour dix ou quinze.

Ayons plus de fermes et de plus petites fermes ; c'est le seul moyen de faire de bonnes récoltes et de cultiver nos terres d'une façon intelligente et scientifique.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St. Tammany, du 4 avril :

Nile-Orléans, Lne., 3 avril 1885.

Avis est donné aux citoyens de la paroisse St. Tammany qu'il a été conclu, avec le Western Union Telegraph Company, à la Nile-Orléans, un arrangement par lequel toutes les dépêches confiées à notre ligne de téléphone seront transmises des bureaux de la compagnie, au No. 51 de la rue St. Charles ; qu'il a été conclu un arrangement, à Slidell, avec l'agent de la compagnie, M. A. E. Powe, qui se chargera de les transmettre promptement.

C'est le premier avis d'un service sûr depuis l'établissement de la compagnie de téléphone. Il ne sera rien épargné pour atteindre le but désiré.

GEO. MOORMAN, président.

—M. J. Cahier s'est associé avec son gendre, M. Louis Wehrli, Jr. Les affaires de la maison seront dirigées sous la raison J. Cahier & Cie.

—M. R. A. Orr, l'architecte, pense achever le nouveau courthouse le 11 du courant.

Nous publierons, demain, jeudi, la fin de nos nouvelles de la Louisiane.

L'affaire Dekeirel, qui va prochainement recevoir sa solution devant la cour d'assise de Douai, France, continue à occuper la presse locale.

L'*Echo de la Frontière*, de Dunkerque, reproduit une conversation dans laquelle il est question d'un duel analogue à celui où M. Chapuis a trouvé la mort.

Nous causions du duel Dekeirel. Chacun exécutait son avis, lorsque un de nos amis, ancien officier de marine, prit la parole et nous dit :

—Messieurs, ce qui est arrivé à M. Dekeirel m'est arrivé.

—Comment, repartit l'un de nous, vous vous êtes battu en duel vous avez de la main gauche tué derier l'arme de votre adversaire et vous avez tué ce dernier ?

—Hélas ! oui, Messieurs, j'ai fait tout cela !

—Contez nous donc cette affaire !

—Soit, et vous verrez que si Dekeirel a eu le malheur de la main gauche il n'a fait qu'obéir à un mouvement naturel et instinctif.

—Vous avez entendu parler d'un duel qui a eu lieu en 1872 et qui a eu beaucoup de retentissement. Un des duellistes s'inscrivait de mauvaise humeur Salva fut tué, son adversaire n'était pas.

—C'est vous dire que j'étais approuvé.

A la suite d'une discussion à bord du Tra vailleur une rencontre avait été jugée nécessaire, nous allames sur le terrain.

Au bout de quelques secondes nous adversaire se précipitait sur moi et me présentait la pointe de son épée à la figure ; machinalement de la main gauche je relevai son arme, et mon adversaire, se précipitant sur moi pour ne pas en lâcher, s'enfirait jusqu'à la garde.....

Quelques jours après je passais devant un conseil de guerre à Rochefort, et j'étais acquitté.

La *Liberté*, du 23 mars :

Sans attacher une sérieuse importance aux élections municipales quand elles sont partielles, nous ne pouvons nous empêcher de noter que le gouvernement a éprouvé un échec dans les quatre scrutins qui ont eu lieu hier à Paris. Partout, au centre comme aux extrémités de la ville, dans le quartier des affaires comme dans celui des études et dans ceuy de l'industrie, la majorité s'est trouvée du côté de ceux qui ne sont pas partisans de la politique actuelle.

Il s'agissait, comme on le sait, de remédier à trois invalidations et de donner un remplaçant à M. Georges Martin, promu sénateur. Il y a eu deux élections et deux ballottages. Les ballottages auront lieu, dans les quartiers de la Gare et de La Chapelle, entre candidats plus ou moins radicaux, autonomistes, socialistes, anarchistes ou révolutionnaires, sans aucun alliage. Pour les deux élections, les opportunistes ont lutté et ont été vaincus. C'est, au quartier de la Sorbonne, M. Deschamps, radical, qui a obtenu 2,019 voix en compétition avec M. Albert Le Roy, lequel n'a réuni que 1,424 votes. Dans la chaussée d'Antin, M. Rabier, candidat de la *République française*, a dû se contenter de 1,137 voix contre 1,325 obtenues lors des élections générales et céder encore une fois la victoire à M. Georges Berry, candidat conservateur déjà nommé lors du précédent scrutin et méchamment invalidé.

Nous ne saurions déduire de cette manifestation du suffrage universel des conséquences transcendantes ; constatons seulement que les habitants de Paris sont restés aussi capricieux que sous la Restauration, sous Louis-Philippe et sous l'Empire, et se complaisent à faire des niches au pouvoir.

La Chambre poursuivra aujourd'hui—nous dit la *Liberté* du 23 mars—la discussion du scrutin de liste, dont Bonaventure Duepérien—s'il l'eut connu—aurait certainement fait un chapitre du *Cymbalum mundi*.

Il reste encore, après l'adoption de l'élection plurinominale, à déterminer la base électorale qui sera mise en usage pour régler la proportionnalité des députés, et la disposition transitoire qui fixera la date de la mise en vigueur de la loi.

Le nombre des députés peut, en effet, être proportionnel à celui des habitants, défalcation faite des étrangers, ou bien à celui des électeurs.

La question est sans intérêt vital pour le pays. L'augmentation du nombre des députés satisfait un plus grand nombre d'ambitions et sa diminution atténue les frais d'indemnité parlementaire. Quant à la date de la mise en vigueur de la loi, en dehors du scrupule de casuistique constitutionnel qui permet de se demander si une Chambre, après s'être condamnée en condamnant son mode d'élection, conserve encore le prestige moral nécessaire pour siéger, en dehors,—disons-nous,—de ce point de casuistique, il y a l'argument de l'intérêt personnel qui met au cœur des députés le désir de conserver le plus longtemps possible leur mandat.....

On voit que, bien que la question de principe soit tranchée, le débat sur le scrutin de liste conserve encore de l'intérêt.

Le *Journal Officiel* a publié, le 23 mars au matin, l'état officiel des pertes des Français au Tonkin, dans les combats des 23 février, 3 et 4 mars, et dans la défense de Tuyen-Quan, ainsi que sous Kelung du 1 au 8 mars.

Le 23 février, ils ont eu 9 tués, 17 blessés grièvement et 25 blessés légèrement ; à Tuyen-Quan, ils ont eu 48 tués, 32 blessés grièvement et 188 blessés légèrement. Dans les combats des 3 et 4 mars, 71 tués, 121 blessés grièvement et 218 blessés légèrement. Enfin, à Kelung, 56 tués, 44 blessés grièvement et 98 blessés légèrement.

En résumé : 184 tués, 254 blessés grièvement et 629 blessés légèrement.

Les corsages plats sont dangereux chez les jeunes filles qui approchent de l'époque de la puberté.

Leur poitrine se développant presque de jour en jour, en subit une compression fâcheuse, ou bien ces enfants étudient en partie en arrondissant les épaules. Leur taille prend alors une allure disgracieuse qu'elle ne laissera plus.

Les corsages à larges plis at, à plus forte raison, la vareuse de soie ou de cachemire conviennent beaucoup mieux.

Le jour de la réception de M. Ferdinand de Lesseps à l'Académie française est définitivement fixé au jeudi 23 avril.

C'est M. Ernest Renan qui répondra au récipiendaire.

UNE MODE NOUVELLE.

C'est une manie, une fureur, une folie. On n'invite plus ses amis pour leur exhiber un ténor exotique, ou leur faire entendre un acte exquisement joué par M. Worms et Mlle Suzanne Reichemberg. Non. On donne des soirées d'*hypnotisme*.

Comme les soirées ne suffisent pas, on se rejette sur les matinées. Entre deux tasses de thé, quelques hommes intelligents, entourés de quelques jolies mondaines, se livrent à des expériences toujours curieuses, qui font penser les uns et sourire les autres. Car ces phénomènes nerveux, étudiés à fond par la science contemporaine, rencontrent encore des sceptiques qui manquent de foi : ou, pour me servir du mot technique, de *crédirité*. Pour cette mode nouvelle on a créé un mot nouveau. Je connais deux écrivains célèbres,—le premier est de l'Académie française ; le second en sera,—que ces expériences passionnent. Celui-ci veut se convaincre qu'elles sont sincères ; celui-là qu'elles sont mensongères.

Il n'y a guère moyen de douter cependant. Depuis cent ans la science étudie le magnétisme. Elle n'y a rien découvert que de très naturel. La première expérience, après Mesmer, a été faite en 1783, par le marquis de Puységur, au pied d'un arbre, sur un garçonnet de la Haute-Marne, nommé dans le pays le petit Victor. Pendant près d'un demi-siècle, le magnétisme a traîné dans de vaines discussions, avili par les bateleurs et exploité par les charlatans. C'est qu'on s'obstinait à marcher dans la voie du surnaturel. Le docteur James Braid, de Manchester, en 1872, a observé la seule nature. Et depuis, beaucoup de savants ont creusé ce sillon nouveau. En 1875, le docteur Charles Richet, agrégé à la Faculté de Médecine, publiait le *Somnambulisme provoqué* ; en 1878, le docteur Charcot, l'illustre membre de l'Institut, publiait *les maladies du système nerveux* ; en 1884, le docteur Bernheim, professeur de la Faculté de Médecine de Nancy, publiait son traité de la *Suggestion*. En même temps, les expériences du docteur Liluys achevaient de prouver que ces phénomènes étranges sont absolument explicables.

Tout ce qu'on voit est naturel ; il se produit une simple transmission de volonté. On peut assurément produire un malade des *objectirations*, c'est-à-dire des changements de personnalités. Car, avant tout, les hypnotisés sont des automates. Chez eux, le ressort de la volonté est momentanément cassé, et on peut leur substituer la sienne. Ils ont des phénomènes de vision ; ils disent : je vois ou je ne vois pas. Rien que de très naturel dans tout cela ; rien que de très explicable par certaines perversions du système nerveux. Voilà oh en est la science, à l'heure présente. Mais elle ne prétend pas que les malades sont lucides. Les hommes éminents qui ont voué leur vie à cette étude pour y chercher un soulagement aux maladies de l'humanité disent à ceux que l'hypnotisme préoccupent :

—Méfiez-vous des charlatans ! Méfiez-vous des sujets qui prétendent compter l'argent que vous avez dans la poche, ou raconter l'histoire de la personne dont ils touchent une mèche de cheveux !

Science en deçà ; charlatanisme au delà. Les savants s'avancent d'un pas libre dans l'étude simple des faits et l'observation des phénomènes naturels. Ils en connaissent la marche d'une façon mathématique, comme ils connaissent la marche de la fièvre typhoïde. La transmission de la volonté, la suggestion, les changements de personnalité sont des phénomènes nerveux : donc, purement naturels. Et tout ce qui est naturel est du domaine de la science.

Quels faits extraordinaires ont noté M. Charcot, M. Charles Rivet, M. Liluys, et M. Bernheim ! On endormit avec les sujets endormis, et les conversations sont toujours attachantes et variées. A l'hôpital Beaujon, une femme de chambre, d'une intelligence médiocre, ne voulait chanter que les airs de l'*Africaine*. Elle n'avait entendu cet opéra qu'une seule fois : elle ne peut-être pas suffisamment pour l'apprécier à sa juste valeur ! Quand on voulait lui faire chanter : *"J'ai du bon tabac"* ou quelque fredon d'opérette, elle haussait les épaules avec dédain. Dans son livre le *Somnambulisme provoqué*, M. Charles Richet rapporte des conversations extraordinaires. Il changeait à son gré la femme enjouée en paysanne, en actrice, en général, en prêtre.

En *paysanne*, elle se frottait les yeux : elle s'étirait, disait : "Quelle heure est-il ? Quatre heures du matin !" Alors elle marchait comme si elle faisait traîner ses sabots. Puis, elle reprenait : —Voyons, il faut que je me lève ! Allons à l'étable. Hue ! la rousse, tournez-vous donc ! Et elle faisait semblant de traire une vache.

En *actrice*, sa figure prenait un aspect souriant : "—Vous voyez bien ma jupe ? C'est mon directeur qui l'a fait rallonger. Ils sont assommants, ces directeurs ! Moi je trouve que plus la jupe est courte, mieux ça va. Il y en a toujours trop. Simple feuille de vigne ! Mon Dieu, c'est bien assez. Tu trouves aussi, n'est-ce pas, mon petit, qu'il n'y a pas beaucoup d'autre chose qu'une feuille de vigne ? Regarde donc cette grande brunge de Lucie ! A-t-elle des jambes, hein ?"

En *général*, elle prenait une voix impérieuse, et d'un ton de commandement : "—Passez-moi ma longue-vue ! C'est ça ! Oh est le colonel du premier zouaves ? Il y a des Zéroumis. Je les vois qui montent le ravin..... Comandant, prenez-moi une compagnie et chargez-moi ces gens-là..... Ils sont bons, ces zouaves, comme ils grimpent bien !"

En *prêtre*, la voix impérieuse de tout à l'heure devenait douce.

"—Ah ! c'est vous, monsieur le grand-vicaire ? Je ne voudrais pas être dérangé. Oui, c'est aujourd'hui le 1er janvier, et il faut aller à la cathédrale. Mais cette foule est bien respectueuse, n'est-ce pas, monsieur le grand-vicaire ? Il y a beaucoup de religion dans le peuple, quoi qu'on fasse." Et elle donnait à baiser sa bague imaginaire, distribuant quelques bénédictions. Puis elle reprenait : "Maintenant, j'ai une corvée : il faut que j'aille présenter mes vœux au président de la République..... Monsieur le président, je viens vous offrir tous mes vœux..... L'Eglise espère que vous vivrez de longues années....." Puis elle se taisait, écoutait la réponse, et disait en aparté : "—Oui, de l'eau bénite de cour !"

Le docteur Charcot, le docteur Liluys ont noté des faits pareils. De même, le docteur Bernheim, dans son traité de la *Suggestion*. Toujours, une objectivation, une transmission de volonté. Non pas un jeu nerveux, mais un nerf rêve. Bien plus, des individus, non malades, sont mis en état de somnambulisme par un incident violent qui les bouleverse. Ainsi, tout le monde se rappelle la catastrophe de la rue François-Miron. Dans une des maisons détruites un habitait, avec sa famille, un comptable nommé M. R..... C'était un ancien maréchal des logis chef qui avait servi sous les ordres de M. le lieutenant-colonel d'artillerie C....., frère d'un illustre académicien. La catastrophe bouleverse le système nerveux de M. R..... Il prend de l'argent, court au chemin de fer, monte dans le train, voyage en Suisse, parlant, mangeant, vivant comme tout le monde. Un beau matin, il s'éveille à Milan. Le système nerveux est remis. R..... se frotte les yeux : "—Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je vu ?" Et il apprend qu'il a traversé la Suisse, parce qu'il a acheté un paletot à Genève, et qu'il voit l'étiquette du marchand brodée sur le collet !

Tous ces faits, toutes ces observations sont si évidents que ceux qui manquent de *crédirité* ne peuvent pas les nier. Ils se contentent de hausser les épaules en disant : "Oh ! y a là-dessous du compérisme, ou volontaire, ou inconscient...." Ils ne songent pas que ces découvertes de la science contemporaine expliquent beaucoup de choses inexplicables. S'ils doutent, s'ils nient, c'est que les impostures ont pris trop souvent la place des savants, et que le faux a quelquefois noyé le vrai. Il a fallu qu'un hasard éclairât James Braid. C'est ainsi qu'il découvrit qu'un objet brillant, regardé fixement, détermine un état particulier du corps et de l'esprit. Il a appelé cet état : hypnoptisme.

M. Charles Richet, en 1875, M. Charcot, en 1878, M. Heindenhain, en 1879, ont fait sortir de la légende l'histoire du magnétisme animal. A l'heure qu'il est, dans le monde entier, des savants cherchent, étudient, observent. N'est-il pas plus simple d'admettre que ce qui est naturel est possible, et qu'il y a là des faits indéniables ? Autrement, il faut soutenir qu'il existe une immense société secrète dont font partie non seulement les savants dont j'ai parlé, non seulement des hommes éminents qui travaillent et qui pensent, mais encore tous les internes des hôpitaux, et les sujets qu'on hypnotise, et ceux qui assistent aux expériences !

Montrez à un sauvage deux employés du télégraphe, placés aux deux extrémités du Carrousel avec leurs instruments. Le sauvage les voit faire : "Toc ! toc !" Croira-t-il qu'ils causent à l'aide d'un fil invisible pour lui ? Non. Eh bien ! ceux qui manquent de *crédirité* sont comme le sauvage. Ils voient, et ils refusent de croire ce qu'ils ont vu. Parce qu'ils ne comprennent pas ! Mais Napoléon Ier ne comprenait pas la vapeur ; M. Thiers ne comprenait pas les chemins de fer. Et l'imagine qu'ils eussent traité de fou l'inventeur du téléphone ! Les savants ont raison de laisser dire. Aussi bien leur cause est gagnée. Les salons de Paris ont la fureur de l'hypnotisme. Et quand Paris a mis quelque chose à la mode !.....

ALBERT DELPIT.

Dans une promenade, la sœur S..... dirigeant une petite bande de cinq enfants, dont le plus âgé n'avait que huit ans, fut tout à coup assaillie par un chien de berger de haut taille, qui l'attaqua avec fureur. A la vue de ce chien à mine sinistre, à la gueule dégoûtante de bave, elle comprit à l'instant le danger, et, se jetant résolument entre les enfants affolés et l'animal furieux, elle en soutint bravement l'assaut. Des la première attaque, elle fut cruellement mordue, et le chien, excité par les cris des enfants, chercha aussitôt à se jeter sur eux.

Alors eut lieu un acte de dévouement sublime. Protégeant de son corps les enfants cramponnés à ses jupes et criant de terreur, la digne fille marcha sur le chien et se jeta bravement sur lui. Pendant plus de dix minutes, elle s'attacha à l'animal, se roulant avec lui, cherchant à l'étouffer et enfonçant le poing dans sa gueule, sans souci des morsures qui la déchiraient. Alors seulement le chien effrayé par quelques paysans qui survenaient, abandonna sa victime et fut assommé peu après. Malgré des soins très prompts et la cautérisation des quinze lacérations dont ses bras étaient couverts, Hydrophobie se déclara au bout de quelques jours.

La noble fille ne s'était pas fait illusion et elle envisagea cette mort cruelle avec résignation. Elle ne tarda pas, en effet, à succomber, sans faiblir un seul instant, ne se préoccupant que d'éloigner d'elle les femmes dévouées qui lui prodiguaient leurs soins, heureuse de son sacrifice et trouvant une consolation suprême dans la certitude d'avoir sauvé, au prix de sa vie, les cinq enfants qui lui avaient été confiés. On ne connaît pas de parents traits d'héroïsme. Leur souvenir devient un titre de gloire pour les familles auxquelles appartenaient leurs acteurs, et représente aux yeux de tous l'esprit de sacrifice et de dévouement dans sa plus sublime expression.

Un marchand de vins, qui veut faire du vin à quatorze, ferme sa boutique pour ne pas être pris en flagrant délit.

Puis il écrit dessus, avec un bâton de craie :

Fermé pour cause de baptême !

Les Anglais sont décidément folâtres. Dans les environs de Londres, aux abords d'un tunnel, les trains ralentissent leur marche et sur les murs s'étale l'affiche suivante :

Sauvez-moi par votre train déraillé et que si vous montez subitement vous ne pourrez plus acheter les chemises à 3 francs et si bon marché que John Smith vous offre à 10 shillings la douzaine.

A travers réflexions.

Les Chinois vont apprendre à peindre ; la France leur envoie son meilleur Boulanger.

L'amour est encore un mouvement que l'on cherche à rendre perpétuel—mais hélas ! qu'on en est loin.

Le mariage est une loterie où tout le monde gagne. Seulement, les bons lots sont d'une rareté déplorable.

Laissez venir à vous les petits enfants—pas en vous avez un costume gris perle et que hâlé à les doigts au beurre noire.

La misère a fait plus de victimes que la fortune a fait d'heureux.

Comme nouveautés on reprend les vieilles pieces à Paris—c'est la saison du renouveau.

Le grand opéra tombe ; il n'y a là rien d'étonnant ; c'est plein de notes qui ne sont pas des mesures de précaution.

Le comble du renversement : — les directeurs ne font plus chanter les ténors ; ce sont les ténors qui font chanter les directeurs. EOLE.

B. TREMOULET,

Guy Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crus, rouge & blanc de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Porto de Sandemans & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en rouge.

Vieux Whiskies Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St. Vincent récitable, etc. etc. etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

PHOTOGRAPHIES

A la portée de tout le monde.

Il n'existe pas de raison pour que vous n'ayez pas une bonne photographie de vous même ou de ceux que vous aimez. Vous avez maintenant la chance

D'une grande réduction pendant 90 jours seulement.

PHOTOGRAPHIES - CABINET

A $3 la douzaine seulement.

L'attention toute particulière du public est appelée sur les genres connus sous les noms de Panel, Boudoir, Imperial et Porcelaine, et sur tout sur un grand et beau portrait de 14x17 pouces, avec un cadre élégant, pour $4.

Venant de nous procurer